

MENG JIAO
(751-814)

Songes d'automne

Traduction d'André Markowicz

1.

La nuit vieille carcasse l'insomnie
Chant du grillon il chante chante chante.
Les sanglots du vieillard n'ont pas de larmes
C'est la rosée d'automne qui les verse.
Forces parties – tranchées comme au ciseau
Indémêlable – un écheveau de ruines
La fin du fil – rien de frais pour le cœur
Tant de douleurs ne sont que de mémoire.
Comment avec ce fil suivre la voile
Par les monts et les fleuves du passé ?

2.

Lune d'automne un visage de glace
Le vieil errant cœur réduit à sa trame.
Rosée qui goutte – disloquant les rêves
Un vent féroce sur des os transis.
Forme d'un corps malade sur la natte
Écheveau de tristesses dans le cœur.
Craintes et doutes nés comme d'eux-mêmes
Écoute en vain les choses – sans raison.
Dans le wu-t'ung nu et majestueux
Le vent – accords comme un écho de plainte.

3.

La lune par la porte fait un pas
Farouche froide comme une épée droite.
Le vieux corps la regarde il a frémi
Le peu de force qu'il avait le quitte.
Le désir du grillon pour sa beauté
Les oiseaux font leur nid dans sa lumière.
La veuve range de la vieille soie
Un enfant pleure – il tisse la tristesse.
Années flottantes spectres sans attache
Des pas toujours s'éloignent dans le noir.

4.

L'automne est là le vieil homme plus pauvre
Cahute délabrée porte branlante
Un pan de lune tombe sur le lit
Le vent troue les habits – les murs traversent.
Les rêves de lointain se font tout proches
Le cœur plus faible en revient aisément.
Arbres d'automne feuilles qui flétrissent
Rabougris sur des restes de splendeur.
Sortir marcher devient plus difficile
Ce qu'il rencontre lui est étranger.
Les insectes cachés au fond de l'herbe –
Leur vie importe aussi peu que sa vie.

5.

Bruit du bambou qui parle avec le vent
Tapis dans la pénombre de la chambre
Démons et spectres peuplent l'ouïe plus faible
Vagues comme effacés presque indistincts.
Feuilles qui tombent – leur averse sèche
Robes d'automne des nuages fins.

2

Carcasse vieille – eh quoi ouvrant les êtres
Le poème est nourri d'aigres soupirs
Vies maigres dépouillées autant que l'homme
Elles déclinent comme un soir d'automne -
Il suit entre ses doigts son propre fil
Lié en vain au feu des origines.

6.

Lune d'automne – la carcasse a peur
La lame d'une épée – lune d'automne.
Nulle défense contre son tranchant
L'esprit transi se sent soudain de glace.
L'oiseau noir fait un nid au miroir vide
Le vent des fées lave la glace errante.
Ses pas défaillent – effrayés d'eux-mêmes
Ils sont les seuls possibles – si malade.
Les yeux ouverts dans la blancheur brillante
Seul émâcié tremblant et aux aguets.
C'est un fleuve invisible qui vous lave
Rendant la boue la fange claire et pure.
Sa poésie – jeune – était forte et creuse
Au versant de ses jours sur quoi compter?

7.

Malade et vieux mille soucis bizarres
De l'aube au soir le cœur n'est plus le même.
Chant du déclin les insectes d'automne
Voix embrouillées échos indémêlables.
Plus fine qu'un cheveu l'herbe d'automne
Le pur parfum vers l'or des chrysanthèmes
Mais ce parfum tardif peut-il durer?
Le soleil a tôt fait de s'obscurcir
La vaine honte d'un savoir si jeune
Quelle est sa force face au crépuscule?

Le don sitôt montré jeté aux chiens
La sagesse cachée fut solitaire
Cherche la profondeur non l'apparence
Voilà ce que le sage a enseigné.

8.

L'année au crépuscule – sécheresse
Vent d'automne – bruits d'armes et d'armures.
Criquets tissant tissant – pas du tissu
D'autres insectes chantent – chansons vaines.
Ces bruits d'automne s'enflent à minuit
Les pas qui boitent cessent d'avancer.
Les cheveux noirs brillants – comme un jardin
On l'a taillé – il ne repousse plus.
Comme une fleur avide la jeunesse
Vue le temps d'un clin d'œil puis introuvable.
L'homme au cœur pur est comme une montagne
D'autres s'agitent s'embrouillant sur rien
Plus ils s'agitent plus le fil se perd
La Voie du Ciel est sagesse du vide.

9.

La rosée froide pâle malade
L'aube les branches nues le vent respire.
La lune au fil des jours amère et pure
Insectes vieux voix enrouées et rauques.
Des cosses pourpres pendent sur les branches
L'or embaumé se répand à loisir.
L'herbe et les arbres sont en harmonie
Fleurs dans le froid – une ombre de printemps.
La vie comme les feuilles se détache
Et comment faire pour changer d'humeur?

Le vieillard change du matin au soir
 À osciller entre mourir et vivre.
 Assis – un peu de vin – il se repose
 Couché – mille visions le vide même.
 La vue trop faible pour voir à la porte
 L'ouïe trop fragile pour percer le vent.
 Il est comme sa propre image peinte
 Inapte à ressentir la même chose.
 Tous les élans se sont finis en larmes
 Mais il rêve une mort légère et blanche
 Loin isolé de ses amis lettrés
 Si proche des ermites des montagnes.
 Ici le vert porte le deuil en jaune
 Toute trace de vie est déjà loin.
 Mais les saisons sans cesse se chevauchent
 Mille songes bizarres se mélangent.
 Au Sud jadis – léger – devant la mer
 Au Nord – ici – pauvre – dans les rocailles.
 Vieux souvenirs partis au gré des fleuves
 La nostalgie d'un homme à son déclin
 Attaché à l'automne du Sung-shan.
 La houe ne suffit pas à le nourrir
 Les habits de feuillage sont informes
 Le tissu de poussière – irréparable.
 Qui comprendra les poèmes anciens ?
 Cachés dans les bambous démons et spectres
 Le fer tranchant transformé en dragon...
 Le lettré ambitieux a mille rêves
 Mais la misère vient d'un cœur pervers
 La poésie mène aux habits troués
 Et là – près de mourir – toujours un gosse.
 Faire de la musique – pas du bruit
 Le bruit rend sourd écarte de la Voie
 Ces mots sont un brasier au fond du cœur
 On les écrit au sommet des montagnes.

11.

L'amertume cachée ne fait que croître
Les forces du vieil homme diminuent.
S'il se lève et s'il va jusqu'à la porte
Il n'est pas sûr qu'il saura revenir.
Qui a faim est heureux d'un seul repas
Qui a froid est heureux d'un seul habit.
Il s'imagine barque sur le fleuve
Si ce n'est qu'il ne voit aucune rive.
Les mots peuvent sembler sans queue ni tête
Mais on ne parle pas pour ne rien dire.
Lui son discours perd toute cohérence
Des taches apparaissent sur sa peau.
Le cassier a des larves qui le souillent
Elles rongent ses fleurs dans leur beauté.
La disgrâce – et ton nom perd sa fragrance
La calomnie te poursuit à jamais.
Mourant tu peux pleurer – c'est immuable
Oh la frivolité des jours anciens !
Mourir – n'être entouré que de ragots.

12.

Cycle de floraison – une seconde
Les branches nues cassables – ton image.
Le jujube épineux – le vent y siffle
Les feuilles du wu-t'ung – faces glacées.
Vieux insectes – chant sec comme du fer
Un fauve crie de peur – jade qui tinte.
Les sons limpides purs dans l'air d'automne
L'ombre du soir chasse les derniers feux
Un bruit sans fin embrouille les oreilles
Des souvenirs sans fin étouffent l'âme.
Marchant – il boite remâchant ses peines
Assis – il est reclus seul à lui-même.

Vidé jusqu'à la trame de ses forces
Le fil pourtant sans fin de ses regrets.
Les poèmes lucides de Xié Tao
Les chrysanthèmes d'or de T'ao Ch'ien (1)
Il les relit – sa propre poésie –
Un vain soupir une ombre de leur ombre.
Pensées secrètes d'une fin d'année
Feuilles qui tombent souffle insaisissable.

13.

L'air gelé a transi les os malades
La glace vient sur le corps du vieillard
La chair de poule poils qui se hérissent
La nuit le froid – douleur à rendre fou.
Grognement sourd tendu vers la lumière
Appuyé sur sa canne – lourd effort
Puis assis émacié – à la limite –
La faim le ronge la raison défaille.
Les fous ils lui conseillent le docteur
Il les entend il sent qu'ils le méprisent.
La conscience revient il tend l'oreille
Tout n'est peut-être pas encor perdu.
Le jour venant regarder les ulcères
Enfermé dans la nuit subir les mouches.
Comme elles sentent qu'il leur appartient!
Il gratte au sang ses croûtes leurs morsures
Toujours plus de poison – les assoiffées
Pourtant sa faible vie il la ressent
Son cœur s'offre à l'empire de l'hiver
Une heure pour la vie et pour la mort
Le chaud le froid se chevauchant se mordent.
Rendre grâce au vieux Maître du Destin
La vie revient un peu – le vœu s'exauce.

14.

Le fleuve Jaune rejoindra le Ciel
Toutes les eaux retournent vers leur source.
Le cœur de l'homme lui n'est pas de l'eau
Sa route est toute droite et sans retour
Il marche droit et même le plus sage
Ne peut atteindre l'île de Penglai.
Ils marchent droit sans fatigue ni peine
Ils marchent droit ils finissent ministres.
Tiens le lien du passé garde le lien
Perds le passé tu perds ta force d'âme
Perds le passé l'épée se casse en deux
Perds le passé le luth aussi se tait.
Sur le passé perdu pleurait le Maître
Il a versé des larmes et des larmes.
Le vieux poète son passé perdu
Autour de lui – froideur blancheur de neige.
Carcasse du passé sans chair mortelle
Habits passés de l'homme – vieille mousse.
Au nom du Ciel – tiens le lien du passé :
Tu tiens le lien – toute fange peut fondre.

15.

La calomnie ne verse pas le sang
Mais elle tue des foules et des foules.
Comme du chien d'une famille pauvre
Ses aboiements pourraient paraître justes.
La calomnie fait pleurer les fantômes
La calomnie perd la valeur de l'or.
Les mots n'ont pas besoin d'être nombreux
Aussitôt qu'on l'entend la ruine arrive.
Les calomnies passées vivent toujours
Même aujourd'hui nos livres en débordent.
Lire aujourd'hui les livres du passé

Demande à distinguer le bien du mal.
Les feux de Qin n'ont pas brûlé sa langue (2)
Donc les brasiers des livres furent vains.
La calomnie n'a fait que se répandre
Elle recouvre l'univers entier.

Notes

1. Deux des plus grands poètes chinois des dynasties précédentes, 464-499 et 365-427.

2. Le premier empereur, Qin Shi Huang, voulant recommencer le cycle du monde à partir de lui-même, avait fait brûler tous les livres qui existaient en Chine.

André Markowicz
Ombres de Chine
401 poèmes de l'époque Tang
Éditions Inculte/Dernière marge, 2015
Les Amis de Bartleby, novembre 2023
lesamisdebartleby.wordpress.com